

L'espace civique ré-imaginé de génération en génération : le cas de la Pologne de 1945 à 1995

Micheline de Sève

Number 29, 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1002681ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1002681ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (print)

1923-5771 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

de Sève, M. (1997). L'espace civique ré-imaginé de génération en génération : le cas de la Pologne de 1945 à 1995. *Cahiers de recherche sociologique*, (29), 153–169. <https://doi.org/10.7202/1002681ar>

Article abstract

This article traces the development of the Polish civic imaginary, from one generation to the next, from the 1945 introduction of the communist regime to the presidential elections in 1995, which saw a shift away from the Solidarity hero L. Walesa towards a young ex-communist president S. Kwasniewski, a convert to the virtues of democratic liberalism. Continuities and ruptures in the representation of civic space are examined in light of the positions adopted by each new generation of young citizens faced with the dynamic of ecological transitions punctuated by major political changes.

L'espace civique ré-imaginé de génération en génération: le cas de la Pologne de 1945 à 1995

Hors thème

Micheline de SÈVE*

L'identité civique comme l'identité personnelle, si elle est typique pour chaque individu ou chaque collectivité nationale — elle se saisit spontanément, se donne à reconnaître à travers le temps ou l'espace —, n'en est pas moins mobile puisqu'elle évolue au fil de l'histoire et sous le choc de mutations culturelles successives. La cohésion des sociétés civiles, qui fonde l'existence de nations distinctes, repose ainsi sur la transmission de codes, d'*habitus* de pensée et de pratiques, certains étant formalisés dans le discours des manuels d'histoire mais la plupart se transmettant à travers des processus de socialisation ou d'acculturation largement informels.

Benedict Anderson, dans un ouvrage majeur consacré au nationalisme¹, a fort bien expliqué comment s'affirme l'imaginaire social sur lequel s'appuie la communauté d'appartenance culturelle de personnes qui n'ont nul besoin de se connaître pour partager un même espace mental, celui de leur commune identité nationale. À noter que le contenu de cette représentation «imaginée» par chacun, chacune, et partagée entre compatriotes de ce qu'est une société particulière n'est jamais fixe. Tout se passe comme si, sous le coup des événements successifs qui marquent leur trajectoire et sans se concerter de manière expresse, une majorité de citoyens réinterprétaient le sens de leur identité nationale à travers le prisme des expériences nouvelles que leur fait vivre la vie à une époque donnée sur le territoire qui leur est commun et «inventaient» sans discontinuer de nouveaux contenus à leur identité collective dont l'unité résultante serait tout aussi indéniable que surprenante. Que cette forme de cristallisation de l'imaginaire collectif

* Je remercie le Conseil de la recherche en sciences humaines du Canada (CRSH) pour son assistance financière.

¹ B. Anderson, *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Londres, Verso, 1983.

puisse se produire en marge des mécanismes de socialisation officiels — système scolaire, médias, partis politiques, groupes de pression —, il devient possible de l'observer dans le cas de la Pologne d'après-guerre, apparemment soumise à la férule d'un État-parti tout-puissant. Seules l'Église polonaise et la famille restaient comme institutions susceptibles de transmettre un système de valeurs de remplacement face à l'*ethos* communiste, mais, dans les conditions de censure et de répression régnantes, aucun contre-discours ne pouvait ôter le bâillon mis à la société civile. Les canaux de communication publics laissaient filtrer quelques allusions sibyllines, ils ne laissaient en aucun cas s'organiser de débats contradictoires. Il est d'autant plus intéressant de constater qu'un *ethos* civique substitutif a malgré tout filtré au travers des mailles d'un filet de contrôle particulièrement serré et que, même dans ces conditions, des représentations collectives qui échappent au discours de l'ordre ont soudé mentalement entre eux les membres de générations successives. Cet *ethos* a également ouvert la voie à des changements notables dans la conscience civique commune en dépit du pouvoir, d'abord, mais aussi à l'encontre de la volonté des forces conservatrices des générations d'avant-guerre de transmettre intacte la tradition nationale. Le double contrôle de la sphère publique, par un parti unique, et de la sphère privée, par l'Église, et le resserrement des liens familiaux n'ont pas empêché la transformation de l'imaginaire collectif, comme je m'efforcerai de l'illustrer ci-après.

L'unité de la trame environnementale

Ce n'est pas que la tradition se transmette de génération en génération qui étonne. C'est bien plutôt que, génération après génération, les interprétations varient et que, malgré la diversité de positions d'acteurs différents selon le sexe, la classe ou l'ethnie, une sorte de convergence se retrouve dans la trame des virages les plus radicaux. La rupture avec le passé est non seulement partielle, elle obéit à une sorte de loi de la gravitation dans le renouveau qui limite l'effet de fragmentation d'une exploration hors des sentiers battus. L'invention de nouvelles façons de faire et de penser n'est jamais si libre qu'on le pense puisque le tissu social se refait constamment dans l'unité de sa trame environnementale. La continuité est d'ailleurs plus facile à expliquer que la variation, et surtout que la convergence dans la résistance, comme si ceux-là mêmes qui contestent l'ordre établi respectaient d'instinct un certain nombre de balises, procédaient de telle façon qu'ils restent proches les uns des autres, qu'ils puissent continuer à se reconnaître y compris dans leurs façons de transgresser l'ordre établi.

La famille, l'école, les médias, l'institutionnalisation surtout du processus de formation ou d'intégration des nouveaux arrivants, qu'il s'agisse d'enfants ou d'adolescents, ou qu'il s'agisse de groupes de citoyens désireux de se fondre dans le nous collectif, sont au cœur de mécanismes de mieux en mieux rodés, grâce, entre autres, à l'omniprésence des nouveaux moyens de communication à la disposition des pouvoirs en place et à la régulation du dispositif d'encadrement des rapports parents-enfants comme des relations gouvernants-gouvernés. Nulle part ce dispositif n'a-t-il été poussé plus loin que dans les États de type soviétique dont l'appareil de propagande joint à la menace permanente du recours à de redoutables mesures de répression aurait dû assurer une transmission avec un minimum de brouillage. Et pourtant, il n'en a rien été. Sous le glacis apparent de l'unité du camp soviétique, les cultures nationales ont continué d'obéir chacune à sa logique propre, à tel point que la personnalité de chaque nation a émergé comme une évidence dès que la chute du mur de Berlin a rouvert la voie de l'expression démocratique de l'action civique dans l'ensemble des pays de l'Est.

La dynamique des «transitions écologiques»

Il faut examiner comment opère ce processus de convergence dans la différenciation et comment surtout se cristallisent à mesure de nouvelles représentations de la «société imaginée en commun» sans qu'il y ait besoin — apparemment — de mécanismes de concertation directe, et souvent même à rebours des moyens officiels de transmission et de régulation idéologique locaux. C'est l'aspect vivant de cultures nationales en mouvement qui nous intéresse, mais c'est aussi le caractère non aléatoire de la dynamique qui commande ce que Urie Bronfenbrenner qualifie de «transitions écologiques», écrivant:

I shall argue that every ecological transition is both a consequence and an instigator of developmental processes [...] the transitions are a joint function of biological changes and altered environmental circumstances; thus they represent examples par excellence of the process of mutual accommodation between the organism and its surroundings that is the primary focus of what I have called the ecology of human development².

À l'échelle des corps sociaux, les mouvements de population, guerres, changements de régime ou révolutions technologiques obligent à composer avec les forces externes, tout en prenant appui, pour préserver la cohésion de la communauté, sur la capacité de ses membres

² U. Bronfenbrenner, *The Ecology of Human Development. Experiments by Nature and Design*, Cambridge, Harvard University Press, 1979, p. 27.

de faire bloc autour de représentations et d'expériences communes. Le cas de la Pologne est particulièrement indiqué pour investiguer la part de la résistance dans ce processus, la construction d'une politique identitaire s'y étant réalisée plus souvent sans le soutien de l'État sinon toujours contre lui. Ici plus qu'ailleurs s'affirme la force centripète de la société civile, indépendamment des contraintes de la régulation étatique. Depuis l'époque où la Pologne a été effacée de la carte³, découpée entre la Prusse, l'Autriche-Hongrie et la sainte Russie, jusqu'à la période d'après-guerre, où les Alliés ont entériné à Yalta la mainmise soviétique sur la région, difficile de trouver meilleur cas de figure de la capacité d'une nation d'échapper à la fragmentation, en dépit de l'absence de soutien politique, sur la seule base de la permanence d'un imaginaire culturel partagé. L'autonomie des individus, porteurs de l'identité commune, par rapport à leur dépendance présumée à l'endroit des institutions d'un pouvoir établi — à l'exception, notable, du rôle de substitution joué par l'Église polonaise —, s'est ainsi illustrée. Mais du coup, la communauté de souche fonde ici une tradition de rébellion individuelle, une combinaison particulièrement explosive aussi bien du point de vue de la transmission des valeurs nationales d'une génération à l'autre que du point de vue de la confrontation avec un ou des pouvoirs «étrangers».

Et puis, la Pologne présente un avantage certain pour la réflexion théorique qui peut ici s'appuyer sur une lignée d'études sociologiques particulièrement riche qui débute avec les travaux de Thomas et Znaniecki⁴ sur l'émigration polonaise en Europe et en Amérique à la fin des années vingt et qui s'est poursuivie par une série d'enquêtes et d'études qui nous permettent de suivre l'évolution des mentalités en Pologne, y compris pendant la période de domination soviétique. C'est ainsi que la Pologne offre un terrain tout indiqué pour observer l'effet des expériences existentielles majeures, la «culture commune», pour

³ En 1795, l'État polonais, d'abord placé sous protectorat de la Russie à la suite de deux premiers partages, en 1772 et 1793, non sans que de larges portions de son territoire soient avalées par la Prusse et l'Autriche, disparaissait totalement. Varsovie et les territoires à l'ouest du Bug et du Niemen revenaient à la Prusse, l'Autriche s'emparait de Cracovie et de la Galicie, cependant que la Russie effaçait toute trace d'autonomie dans la partie orientale du pays, interdisant même aux sujets polonais du tsar de parler leur langue. Il faudra attendre plus d'un siècle avant d'assister à la renaissance d'un État polonais indépendant, à la fin de la Première Guerre mondiale. Le traité de Versailles, en 1919, rétablissait la Pologne à l'ouest dans ses frontières de 1772, tandis que la victoire de Pilsudski sur l'armée d'invasion soviétique, en 1920, lui permettait de repousser sa frontière à l'est de 150 à 200 kilomètres au-delà de la ligne Curzon, provisoirement établie avant que la guerre polono-soviétique éclate en 1918.

⁴ W. I. Thomas et F. Znaniecki, *The Polish Peasant in Europe and America*, New York, Alfred A. Knopf, 1927.

reprendre l'expression de Karl Mannheim⁵, qui soude l'appartenance à une même génération de jeunes adultes confrontés à de nouveaux choix de vie et inspire leur relecture des signes culturels qui balisent leur environnement sociopolitique.

Des référents identitaires partagés

Il s'agit de repérer les liens de filiation entre les générations, la part d'apprentissage dans la transmission du bagage identitaire commun, sans pour autant occulter la part du bricolage et de l'invention dans le réexamen constant du passé à la recherche d'outils pour faire face à des situations inusitées. Ce qui est frappant, encore une fois, c'est que même au milieu des pires crises, face à une défaite militaire suivie de déplacements massifs de populations et d'assujettissement à une puissance étrangère comme ce fut le cas à la fin de la Seconde Guerre mondiale par exemple, ou face à l'effacement des repères culturels habituels que provoque l'ampleur de la transition de régime économique et politique en cours depuis 1989, cette convergence de pensée et d'action continue d'agglutiner des individus en générations. Cette correspondance de vues «imaginée» avec ses pareils recrée des îlots identitaires collectifs là où le tissu social se déchirait sous le choc.

L'obsolescence de repères culturels antérieurs ne signifie pas pour autant effondrement de la solidarité sociale, laquelle persiste grâce, d'une part, aux liens affectifs qui lient enfants et parents au-delà de leurs différends de valeurs et, d'autre part, à ce réflexe d'identification plus ou moins inconsciente à ses pairs. Certes, l'écart entre les générations se creuse, la complexification du jeu laisse un certain nombre d'individus désarmés et en amène d'autres à ne compter que sur leurs propres forces, mais la tendance à l'atomisation sociale et à l'individualisation est contrée par ce phénomène de recomposition de la communauté autour d'un noyau identitaire, fût-ce celui de l'adversité partagée.

Selon la formule de C. Camilleri, l'identité reste «une activité par laquelle le sujet "absorbe" de la diversité pour fabriquer son moi⁶». Mais ces virages identitaires ne se font jamais sans référents identitaires collectifs, que ce soit ceux des codes culturels qui lui ont été enseignés ou ceux des expériences de vie qui le rapprochent des autres membres

⁵ K. Mannheim, *Essays in the Sociology of Knowledge*, New York, Oxford University Press, 1952, p. 276-319.

⁶ C. Camilleri, «Stratégies identitaires: les voies de la complexification», conférence prononcée au VI^e Congrès international de l'Association pour la recherche interculturelle (ARIC), Montréal, le 22 mai 1996, p. 3.

de sa génération. La matrice identitaire peut comprendre un nombre indéterminé d'unités différenciées selon les individus qui la composent, la trame culturelle n'en demeure pas moins clairement reconnaissable avec ses modulations selon le sexe, l'âge, la classe ou l'ethnie.

Des institutions, l'attention se déplace, pour saisir les modalités de l'évolution des cultures, vers le processus de construction de l'identité individuelle en fonction de représentations fluides d'un environnement social démultiplié et particularisé dans le temps et dans l'espace:

Il faut s'habituer à ne penser les contacts (et conflits) des codes qu'à travers la rencontre des groupes et des individus, qui les infléchissent, manipulent et présentent à autrui diversement. Il est donc non seulement normal, mais effectif qu'un même système, et par là l'identité de sens qui lui est liée (et pas seulement de valeur) ne sont pas mis en cause de la même façon selon la différenciation des situations de contact et des types de relations entre les protagonistes⁷.

Le processus de distanciation culturelle entre les générations

Ma démonstration sera forcément schématique, mais je tenterai de retracer ce processus de distanciation culturelle à l'œuvre dans les transitions écologiques vécues par diverses générations en Pologne en prenant comme repères les virages politiques qu'ont entraînés la fin de la Seconde Guerre mondiale et la mort de Staline en mars 1953, les «troubles» insurrectionnels de 1956 et de 1968, l'avènement de Solidarnosc en 1980-1981 suivi de la proclamation de la loi martiale en 1981, la formation de la Table ronde en 1988, première et dernière tentative de compromis institutionnel entre l'opposition et le pouvoir, et la transition vers une économie de marché et une démocratie de type libéral en marche depuis 1989.

La première génération considérée est celle de l'après-guerre et de la reconstruction. Le Parti se présente sous la figure du héros aux commandes, pour reprendre la formule de Paul Neuburg⁸, et entreprend de modeler la population entière à son usage. Grâce à une propagande incessante et aidé par la volonté de laisser derrière soi les horreurs de la guerre, la génération des enfants de ce nouveau Héros est d'abord celle de ces enfants et adolescents qu'il enrégimente systématiquement, puis, après quelques années, c'est tout le peuple qu'il entraîne dans l'effort surhumain attendu de la nation dans son ensemble. La promesse d'une

⁷ *Ibid.*, p. 18.

⁸ P. Neuburg, *The Hero's Children. The Post-War Generation in Eastern Europe*, New York, W. Morrow & Co., 1973.

vie meilleure, jointe à la menace qui pèse sur les ennemis de classe, force le ralliement de tous dans la parade stalinienne. Plusieurs réfugiés se rappelant cette époque ont raconté⁹ comment, malgré leur méfiance des communistes et le souvenir encore cuisant de l'invasion de leur pays en 1939 par les troupes soviétiques alliées à l'armée hitlérienne, ils s'étaient eux-mêmes laissés investir par un discours idéologique martelé jour après jour et apparemment porteur d'avenir. L'esprit du temps est donc celui qu'impose la vision «platonicienne» d'un ordre social régi d'en haut par les maîtres du Parti-héros, mais, la paix justifiant un certain relâchement, la réalité gruge progressivement les prétentions de la théorie de tout prévoir et de tout régir. Le mécanisme se dérègle et si la déstalinisation s'impose une décennie après la fin de la guerre, c'est que déjà la première génération de soldats, formée selon l'idée platonicienne «*of youth as the self-sacrificing soldiery of collectives erect as individuals mortally besieged by their neighbours*¹⁰», a produit une deuxième génération, plus pragmatique. La génération des enfants des premiers militants purs et durs est aristotélicienne, «*closer to earthy ways both in speech and attitudes, and offers as well as demands conformity rather than devotion and obedience*¹¹». Leur attention se ramène sur des objectifs plus terre-à-terre et l'esprit de sacrifice fait place à la conscience tant des limites que des ouvertures de l'action dans le présent.

L'environnement change, et les succès mêmes de sa politique font en sorte que le Parti devrait relâcher la pression, à moins d'exposer son discours à une perte de crédibilité faute de garder le contact avec l'évolution de l'actualité:

Were there a true war situation, the Platonic type could easily identify himself with the collective as his Universal, whether he became part of the self-assigning soldiery or of the self-imposing command. The Aristotelian type, too, might consider, though less easily, that his life-interests coincided with those of the rest. Peacetime tasks, however, do not lend themselves to heroic simplification [...]. Within this situation, even those Platonists who may at first respond to party rhetoric soon find themselves entangled in complexities they cannot understand, and so become frustrated, while Aristotelians, better though they may be at managing complex minutiae, are repelled by the Party's centralist role and rhetoric¹².

⁹ Voir M. de Sève, *L'échappée vers l'Ouest*, Montréal, CIDIHCA, 1991.

¹⁰ P. Neuburg, ouvr. cité, p. 61.

¹¹ *Ibid.*, p. 226.

¹² *Ibid.*, p. 226-227.

Force sera donc au Parti de maintenir la pression pour sauvegarder son pouvoir mais, du coup, l'écart se creusera entre le discours et la réalité. Le mensonge totalitaire s'installe de part et d'autre: le besoin de s'appuyer sur la menace de guerre bloque les velléités de libéralisation du régime aussi sûrement que la crainte de représailles commande l'autolimitation des propos comme des comportements des personnes privées qui masquent leur retrait sous un enthousiasme de commande.

Le nivellement trompeur de l'expression des différences

Il devient moins surprenant dès lors de constater que vingt ans de ce régime produisent un unanimité apparemment sans failles de l'opinion. Le romantisme héroïque des aînés fait place à la fatigue et au désenchantement pour rejoindre le scepticisme des générations montantes, plus promptes à saisir les lois ainsi que les limites de l'ordre totalitaire imposé. À tel point que des chercheurs polonais, interprétant les résultats de diverses séries de sondages et d'enquêtes réalisées sous la direction du professeur Stefan Nowak entre 1956 et la fin des années soixante-dix¹³, ne trouvent plus d'écart entre les générations. La chape de l'*homo sovieticus* est devenue impénétrable. Statistiquement, valeurs et attitudes semblent se distribuer au hasard dans toutes les catégories de la société. La «machine à broyer», selon l'expression de S. Nowak¹⁴, a égalisé les différences liées à l'action des institutions intermédiaires entre la famille et l'État qui, ailleurs, médiatisent les rapports sociaux. S. Nowak conclut: «De ce broyage résulte, à mon avis, l'agrégat de valeurs et d'attitudes statistiquement aléatoire que nous avons observé après 1958¹⁵.» Il n'y a pas de fossé de générations repérable, mais il n'y a pas non plus de corrélations significatives entre les valeurs des parents et celles des enfants, pas plus que de changements manifestes entre les résultats des observations faites en 1958 et ceux des enquêtes répétées en 1978.

Interprétant ces données, un autre chercheur de l'équipe, Antoni Sulek, distinguera cependant une légère différence entre les parents, moins centrés sur eux-mêmes, et leurs enfants, plus attentifs à leurs besoins strictement personnels. «*Depending on one's own values, commente-t-il, this can be either called lack of verve in life or sober*

¹³ S. Nowak (dir.), *Continuity and Change of Cultural Tradition*, Varsovie, PWN, 1986.

¹⁴ S. Nowak, «Valeurs et attitudes du peuple polonais», *Pour la science*, no 47, septembre 1981, p. 12-23.

¹⁵ *Ibid.*, p. 18.

*realism*¹⁶.» L'inertie s'étend et le désengagement public devient de plus en plus prononcé. Indice majeur de cette désaffection des nouvelles générations, l'âge moyen des membres du Parti augmente. Neuburg l'observe et distingue «*a clear generational drift against the Party*» à la fin des années soixante¹⁷. Le Parti de l'avenir n'attire plus qu'une poignée d'opportunistes. Et c'est en Pologne, où il circule après la révolte étudiante de mars 1968, qu'il discerne aussi que l'anneau de la terreur ne contient plus si aisément l'impatience qui gagne la jeunesse: «*The new generation, having grown up since 1956, quite simply had not the reflexes that earlier times of terror had bred in the older one, and which the new terror revived*¹⁸.» Le régime échoue à mobiliser sa jeunesse et avant même que le rayonnement des moyens de communication de masse mette en question le monopole de la censure, l'idéologie se brise sur le scepticisme ambiant. Neuburg concluait plus de quinze ans avant l'effondrement du pouvoir soviétique:

*Judging by all my interviews, whatever East European children may or may not believe now, there is much less chance of even a minority of them turning into adult fanatics than there was in the fifties. To compare beliefs with reality is an essential part of growing up, and young people in Eastern Europe today have far more access to reality at large than their counterparts did in the Stalinist years*¹⁹.

Antoni Sulek ne se laissera pas non plus tromper par l'apparente communauté de vues qu'évoquent d'innombrables données d'enquêtes. Le fait que la jeunesse se place résolument en retrait du monde public, qu'elle se révèle plus platement matérialiste que ses aînés et qu'elle montre une désaffection prononcée pour toute orientation dictée par un choix idéologique retient son attention. Cette attitude dépasse de loin, à son avis, l'égoïsme qui serait caractéristique de cet âge de la vie:

A stronger—in comparison with the adults—emphasis on one's personal psychological and affiliation needs realized in small groups and a weaker emphasis on pro-social values, especially those realized in large groups, cannot be dismissed on the grounds that such is the nature of the young. This difference appeared in spite of the fact that youth—according to common belief—favours pro-social attitudes and ideological motivations.

¹⁶ A. Sulek, «Life values of two generations from a study of the generation gap in Poland», *The Polish Sociological Bulletin*, nos 1-4, 1985, p. 35.

¹⁷ P. Neuburg, ouvr. cité, p. 128.

¹⁸ *Ibid.*, p. 132.

¹⁹ *Ibid.*, p. 137.

Some powerful social forces must have not only suppressed the "natural" influence of young age, but also reversed this difference²⁰!

Solidarnosc et le Parti renvoyés dos à dos

La naissance de Solidarnosc confirmera la justesse du diagnostic de sociologues tels Neuburg et Sulek. Derrière l'apparente indifférence de la jeunesse pour la chose publique se cachait l'aspiration à une autre façon de vivre, une autre image de la vie en commun qui assaillira les digues de la répression dès que l'initiative d'une poignée de dissidents actifs lui en indiquera la voie. La moyenne d'âge des membres de Solidarnosc était de moins de trente ans; c'est cette couche la plus jeune de la population que d'aucuns croyaient amorphe et divisée en autant d'atomes isolés qui déclenchera le plus formidable mouvement social de l'après-guerre. Un mouvement certes pragmatique et éminemment réaliste dans ses revendications mais néanmoins fondé sur des considérations éthiques de dignité du travail et de responsabilité civique. Si la bulle du pouvoir éclate, c'est bien sous la pression de ces jeunes déterminés à reprendre le contrôle de leurs lieux de travail et de vie et à obliger le Parti à tenir compte de leur vision de la réalité avant d'édicter ses politiques.

Et s'il est possible de mettre en doute l'existence d'un écart entre les générations avant Solidarnosc, parents désillusionnés et enfants sans avenir se confondant dans la grisaille, après la proclamation de l'état de guerre en décembre 1981, les jeunes, plus actifs dans la clandestinité, commencent à mépriser ouvertement leurs aînés et leur «sale complicité» avec le régime. L'un des plus grands spécialistes de la question, Jerzy Wersteinstein-Zulawski, rappelait en entrevue à l'automne 1992 combien la division s'était creusée sous la loi martiale pour s'accentuer encore quand les «vieux» de Solidarnosc ont accepté de participer aux négociations de la Table ronde en 1988. Pendant que les jeunes se faisaient tabasser par les ZOMO, la police antiémeute, les «stars dont on parlait à Radio Free Europe», pour reprendre les mots de Rafal A. Ziemkiewicz²¹, flirtaient avec le premier ministre communiste et consorts.

²⁰ A. Sulek, art. cité, p. 39.

²¹ Ces propos de Ziemkiewicz, éditorialiste à la revue *Najwyzszy czas* («Il est grand temps»), ont été exprimés à l'occasion d'une table ronde organisée par *Polityka* (no 4, 23 janvier 1983) et publiés en français dans «Une génération tiède», *La Nouvelle Alternative*, no 31, septembre 1993, p. 18. Jerzy Wersteinstein-Zulawski participait aussi à la discussion. Voir J. Wernsteinstein-Zulawski, *Anomie and Youth Movements*, Varsovie, Sysiphus, 1989.

C'est ainsi que Solidarnosc, drapée dans sa moralité, et le Parti-héros, de moins en moins à l'avant-garde, se sont vu renvoyer dos à dos par une grande partie de la jeunesse. Désabusée, la couche des jeunes travailleurs sous-scolarisés et menacés par les fermetures d'usines et de chantiers «*derided Walesa and his ilk as "the senators", men who had sold out and gotten famous, wealthy and fat while workers lived dismal lives*²²». Analysant la dimension postmoderne du phénomène, Jadwiga Staniszkis nous permet de comprendre pourquoi l'éthique de Solidarnosc s'est effritée si rapidement et pourquoi la mentalité post-Solidarnosc est si dénuée de toute dimension collectiviste et si peu inspirée par les grands mythes qui ont porté les générations précédentes:

*This new, post-Solidarity mentality is a special orientation toward the world and oneself. The features of this mentality are: disbelief in "progress" (rejection of the fundamentalist myth so strong in 1980-1981, that "good must carry the day"); uncertainty as to one's identity on account of no longer being able to see the world in terms of categories of "good" and "evil" and attributing these features respectively to society and state (as the fundamentalists did); and action as an independent value, as a feeling of community built through common experience and not symbolic references*²³.

Le mythe de la réussite individuelle

L'absence de mobilisation collective des jeunes après 1989 s'explique en partie par cette tendance à rejeter les grandes idées du passé au profit d'attitudes résolument individualistes centrées sur la réussite personnelle et le bonheur privé. L'attrait du libéralisme et de l'idéal capitaliste d'enrichissement personnel joue alors sans entrave. Mais faute d'instruction et de sens de l'initiative, une proportion considérable des moins de trente ans sont dans l'incapacité de suivre le mouvement. L'ouverture de nouvelles avenues s'accompagne d'exigences qui les laissent frustrés et désorientés. Rappelons-le, sous le socialisme, moins de 8 % de la population était diplômée de niveau universitaire et, au sortir de l'école primaire, 60 % des élèves inscrits dans des collèges d'enseignement technique et professionnel ne terminaient pas leur formation²⁴, une formation de toute façon inadéquate du

²² T. Rosenberg, *The Haunted Land. Facing Europe's Ghosts After Communism*, New York, Random House, 1995, p. 231.

²³ J. Staniszkis, «The obsolescence of Solidarity», *Telos*, été 1989, p. 47.

²⁴ En 1992, les hommes de 25 ans et plus comptaient en moyenne 9,8 années de scolarité, et les femmes, 9,4. Voir *Human Development Report. Poland 1995*, Varsovie, WNPD, 1995, p. 252.

point de vue des exigences actuelles requises dans les secteurs de l'économie en voie de privatisation. Le clivage se creuse par conséquent entre les jeunes branchés qui ne jurent que par l'informatique, l'apprentissage des langues étrangères ou celui des sciences de la gestion et les autres que la consommation allèche mais qui doivent se contenter de vivoter. Les jeunes travailleurs non spécialisés sont alors tentés de se tourner vers quiconque ranime le rêve, celui de s'enrichir par enchantement, tels autant de Tyminski, ce *self-made-man*, candidat aux premières élections présidentielles, qui promettait de transformer comme lui tous les Polonais en millionnaires (55 % de ses électeurs avaient moins de trente-cinq ans). Quant aux jeunes loups plus scolarisés, ils lorgnent du côté des *Chicago boys* et de leurs émules polonais, tandis que les jeunes femmes les plus dynamiques pensent pouvoir jongler avec carrière et enfants. Mais là encore, le réalisme est de mise: non seulement le nombre des mariages diminue-t-il, mais en 1992, la Pologne a enregistré son plus faible taux de natalité depuis 1945. Comme quoi même l'Église, malgré une présence accrue dans les écoles et de nombreuses tribunes à sa disposition, ne parvient pas à dicter leur conduite aux jeunes et surtout pas aux jeunes femmes²⁵. Mais là non plus, malgré une législation sévère pour limiter les interruptions de grossesse et une discrimination marquée sur le marché du travail, les jeunes femmes ne sont pas plus portées que leurs compagnons à recourir à l'action collective pour défendre leurs droits.

Une parenté identitaire qui transcende la cassure entre les générations

Le désengagement de l'action politique traverse donc les divisions de classe et de sexe à l'intérieur de toutes les catégories de la jeunesse polonaise. Le désintérêt de la vie publique et le repli sur soi dont Neuburg discernait les conséquences dès les années soixante-dix menacent-ils pour autant de miner la cohésion de la société polonaise en voie de transition? Pour avancer des éléments de réponse à cette question, nous avons eu recours à une série d'entrevues avec des jeunes de 18 à 29 ans, actifs dans la dissidence avant 1989 ou enfants de parents dissidents²⁶. Le but était de jauger la cassure dans l'*ethos*

²⁵ Sur ce point, voir J. Heinen et A. Matuchniak-Krasuka, *L'avortement en Pologne: la croix et la bannière*, Paris, L'Harmattan, 1992, et P. Boissonnat, «La vie des jeunes couples et les normes sociales», *La Nouvelle Alternative*, no 31, septembre 1993, p. 15-16.

²⁶ Ces entrevues ont été menées sous ma direction, entre janvier et juin 1993, par Stanislaw Moeck et Jaroslav Pawlak de l'Institut des études politiques de Varsovie. Pour l'analyse de ces entretiens, et d'une série d'entrevues comparables réalisées à Prague, voir M. de Sève, «Life is my greatest passion. Youth, dissent and transition in Prag and

civique là où elle commence à apparaître, au point où on l'attendait le moins, soit entre la fraction de la jeunesse la plus proche des milieux de l'ancienne opposition et la nouvelle direction politique issue des rangs de Solidarnosc.

Or, à côté de l'individualisme prononcé de ces jeunes parmi lesquels plusieurs estimaient que leurs parents s'étaient sacrifiés en vain au détriment de leur intérêt personnel et de celui de leurs familles, ce que nous avons retrouvé, c'est la valorisation de la compétence et de l'efficacité qui, c'est le moins qu'on puisse dire, ne semblent pas plus incarnées par la génération politique actuelle que par l'ancienne *nomenklatura* communiste. Ces jeunes ont assisté, aux premières loges, aux conflits de personnalités et aux vaines discussions qui ont illustré à quel point les ténors de la dissidence ont été pris de court par leur victoire aux élections semi-libres de juin 1989²⁷. Ils ont vu le vernis de dignité morale de plus d'un héros le céder à l'arrivisme, à la flagornerie et à l'opportunisme le plus plat dans la bousculade pour les charges politiques du nouveau régime. L'*ethos* de Solidarnosc pouvait bien représenter «un morceau de mon enfance», selon la formule d'un jeune historien, un «moment de pureté et de beauté», c'était un mythe, «artificiellement créé mais qui, une fois créé, se survit comme un mot magique» et est devenu «l'objet d'une lutte mortelle après les élections». Si l'économie et l'acquisition de compétences dans la profession de leur choix ont la préséance, c'est que le terrain politique est occupé de toute façon et que le jeu qui s'y joue ne les attire pas. C'est aussi, en un sens, que l'essentiel est acquis et que la fatigue peut prendre le pas sur la volonté de résistance. Leur peu d'empressement à s'engager dans l'action politique s'accompagne néanmoins d'un degré élevé de connaissance de l'état de la nation et la plupart se félicitent de pouvoir vivre «normalement» — un terme qui revient constamment dans leur bouche — à l'instar des jeunes du reste de l'Europe.

La fraction de la jeunesse avec laquelle nous avons été en contact appartient certes à l'élite la plus éduquée et la plus fortunée de la population. Mais, selon les diverses données disponibles²⁸, ses valeurs sont nettement partagées par l'ensemble de la jeunesse polonaise qui

Warsaw», dans I. Bruegel et M. Molyneux (dir.), *Gender, Ethnicity and Nation*, Londres, IB Tauris (à paraître).

²⁷ Sur le désarroi, tant des leaders de Solidarnosc que des hautes instances du parti, voir le récit de T. Rosenberg, ouvr. cité, p. 237.

²⁸ Voir en particulier les résultats des enquêtes en milieu étudiant menées par B. Fratzak-Rudnicka, J. Garlicki et R. Holly, dans R. Holly (dir.), *Political Consciousness and Civic Education During the Transformation of the System*, Varsovie, Institut d'études politiques, 1994. Voir également *Youth in Poland 1990-1992*, rapport du OBN (Centre de recherche sur la jeunesse), Université de Varsovie, s.d.

n'a aucune envie de pleurer sur le passé. Si Kwasniewski, l'actuel président ex-communiste, leur plaît mieux que Walesa, l'ex-combattant de Solidarnosc, c'est avant tout affaire de style. S'il obtient le vote des jeunes, c'est «pour son sourire et sa silhouette sportive» relève Maria Kruczkowska²⁹. Une jeune fille précise: «Il est extra-bien, bronzé, bien habillé³⁰.» En un temps record, cette jeunesse amateur de disco-polo, de rap et de coca-cola s'est modelée à s'y méprendre sur les us et coutumes des jeunes de l'ensemble des pays de la communauté européenne. L'héritage communiste pèse toujours en ce qui a trait à la pauvreté des moyens disponibles pour faire face à la conjoncture de la transition — quelques-uns seulement déambulent le cellulaire à l'oreille —, mais les jeunes en général ont rompu avec l'esprit «platonicien» de l'ancien régime. Les anciens héros comme les vieux politiciens leur semblent barbants ou moches. «Avec l'âge, on devient si conventionnel, si poli», tranchera le fils d'un député très en vue. Plus question d'accorder une confiance aveugle à quelque autorité que ce soit. Ces jeunes respectent et estiment leurs parents mais sont loin de partager leur vision du monde. Le fils d'un journaliste ultra-radical dira: «Évidemment, la gauche est nécessaire, ne serait-ce que pour crier, mais je doute que j'aie besoin d'un père gauchiste. Pour atteindre mes buts, un père à droite me conviendrait mieux.» Plus question donc de se laisser guider par des idéaux abstraits au détriment de ses intérêts immédiats.

Plus question surtout de s'en remettre à d'autres du soin de décider pour soi. C'est ainsi que, selon les résultats d'enquêtes de Barbara Fraczak-Rudnicka menées dans des écoles secondaires en 1981, 1986 et 1992, le pourcentage d'adolescents se déclarant disposés à sacrifier leur vie pour la défense de la patrie est resté dans les années quatre-vingt relativement stable, passant de 90 % en 1981 à 87 % en 1986, mais a chuté brusquement à 64 % en 1992³¹. Nos entrevues en profondeur avec de jeunes Varsoviens, femmes et hommes, nous ont permis de mesurer leur attachement à une identité polonaise perçue dans le droit fil de leur identité personnelle, mais il est clair que la fusion dans le collectif est étrangère à leur mentalité. Comme l'exprimait Mateus, passionné de théâtre:

Dieu merci, le temps des slogans et des manifestations est fini... La situation a changé de sorte que l'*ethos* de Solidarnosc ne pouvait tout simplement survivre, et personne n'a entrepris la tâche de le reconstruire en une sorte d'*ethos* positif des dirigeants... C'est probablement pourquoi

²⁹ M. Kruczkowska, «Pologne. Une génération perdue», *Diagonales Est-Ouest*, no 37, novembre 1995, p. 15.

³⁰ *Ibid.*

³¹ B. Fraczak-Rudnicka, «Changes in the political attitudes of Warsaw adolescents 1981-1986-1992», dans R. Holly (dir.), ouvr. cité, p. 117-126.

nous avons dû forger cet *ethos* de Solidarnosc en un *ethos* de responsabilité, compris comme l'affaire privée de chaque individu, pour devenir citoyen... Le plus important pour moi est que j'ai le sentiment de me réaliser à travers mes actes, à travers mes écrits, mon éducation. Je m'efforce d'atteindre quelque chose de plus haut. C'est fondamental. Tout cela forme un tout à mes yeux, comment je vis, ce que sont mes rapports avec les gens, mon travail, spécialement mon activité au théâtre.

Ce qui ressort, c'est le sentiment de pouvoir évoluer en liberté dans un environnement où l'on se sente en terrain familier grâce à la présence de ses amis et de ses proches et dont on maîtrise les codes de communication, ce qui maximise les chances de «se tailler une place». La fille d'un journaliste réputé explique simplement son attachement identitaire à un lieu précis: «Je ne pense pas quitter la Pologne et m'établir à l'étranger. Je ne pense même pas à quitter Varsovie, à cause de mes amis, de ma famille. Je me sens très bien ici et je ne voudrais pas changer cela. Je n'ai jamais envisagé d'émigrer, c'est aussi l'influence de mon milieu familial.» La solidarité ne se fonde plus sur l'unanimité des points de vue et ne commande plus l'unité d'action, mais la parenté identitaire ne s'en affirme pas moins dans le partage d'un territoire et d'objectifs de développement fixés de concert selon des règles démocratiques. Dans les mots de Marcin, futur avocat: «D'un côté, je travaille pour mon bien parce qu'à présent, quand on entend réaliser ses idéaux, il faut une base matérielle à ses idées. De l'autre côté, cela donne le sentiment d'être membre d'une communauté, d'un groupe, plus ou moins nombreux, et d'y faire sa place.»

Conclusion

L'identité nationale, loin d'être fixe, est ainsi redéfinie, réactualisée de génération en génération pour servir les fins d'une communauté de situation, celle d'individus qui habitent un même territoire et qui évoluent de fait comme de droit dans un même espace public. La tradition nationale ne saurait demeurer vivante sans cette réappropriation constante par les citoyens et citoyennes qui la portent. Que ceux-ci se montrent de plus en plus soucieux d'affirmer leur liberté de pensée et d'action ne rend pas pour autant leurs choix aléatoires; ils s'inscrivent toujours dans une trajectoire marquée par l'histoire et contenue dans des limites précises que commandent l'état du développement économique aussi bien que celui de la culture politique qui a cours. Perçue de la sorte, l'identité nationale reste un facteur de cohésion éminemment utile pour ce qui est de la mobilisation des énergies de collectifs humains composés de particuliers dont l'attachement à des intérêts propres vient tempérer la menace que représente pour les autres, vu de l'extérieur, un tel pôle d'attraction. Contrecarrée

par ce que l'on taxe de dépolitisation mais qui correspond bien davantage à l'émancipation croissante des individus, sous l'action de la modernisation, par rapport aux collectifs qui les encadraient jusque-là, l'unité de la nation ne commande plus si facilement d'élans collectifs ravageurs. Elle n'en reste pas moins un facteur de reconnaissance et de rapprochement entre concitoyens, et ce même si l'affinement du sens critique et l'atomisation d'autant d'individus à la poursuite de leurs intérêts propres complexifient sensiblement le jeu politique comme le travail des sociologues.

Micheline de SÈVE
Département de science politique
Université du Québec à Montréal

Résumé

Cet article retrace l'évolution de l'imaginaire civique polonais, de génération en génération, depuis l'instauration du régime communiste en 1945 jusqu'à la défaite, aux élections présidentielles de juin 1995, du héros de Solidarnosc, L. Walesa, en faveur d'un jeune président ex-communiste, S. Kwasniewski, converti aux vertus du libéralisme démocratique. Continuités et ruptures dans la représentation de l'espace civique sont examinées à l'aune des positions adoptées par chaque nouvelle génération de jeunes citoyennes et citoyens, confrontée à la dynamique de transitions écologiques ponctuées par des revirements politiques majeurs.

Mots-clés: génération, identité, imaginaire, nation, communauté, transition écologique, conscience civique, culture.

Summary

This article traces the development of the Polish civic imaginary, from one generation to the next, from the 1945 introduction of the communist regime to the presidential elections in 1995, which saw a shift away from the Solidarity hero L. Walesa towards a young ex-communist president S. Kwasniewski, a convert to the virtues of democratic liberalism. Continuities and ruptures in the representation of civic space are examined in light of the positions adopted by each new generation of young citizens faced with the dynamic of ecological transitions punctuated by major political changes.

Key-words: generation, identity, imaginary, nation, community, ecological transition, civic conscience, culture.

Resumen

Este artículo estudia la evolución del imaginario cívico polaco, de generación en generación, desde la instauración del régimen comunista en 1945 hasta la derrota en las elecciones presidenciales de junio de 1995 del héroe de Solidarnosc, L. Walesa, por un joven ex-comunista S. Kwasniewski convertido al liberalismo democrático. Las continuidades y rupturas en la representación del espacio cívico son examinadas desde la óptica de las posiciones adoptadas por cada generación de jóvenes ciudadanos y ciudadanas, confrontada a una dinámica de sucesivas transiciones ecológicas puntuadas por recambios políticos importantes.

Palabras claves: generación, identidad, imaginario, nación, comunidad, transición ecológica, conciencia cívica, cultura